

d'architecture, et n'est pas même toujours très confortable à l'intérieur, mais cependant offre au défricheur un abri temporaire contre les intempéries des saisons. A quelques-unes de ces cabanes, la lumière vient par des fenêtres pratiquées dans les côtés, à d'autres, elle ne vient que par la porte. La fumée du poêle doit tant bien que mal sortir par un trou pratiqué dans le toit.

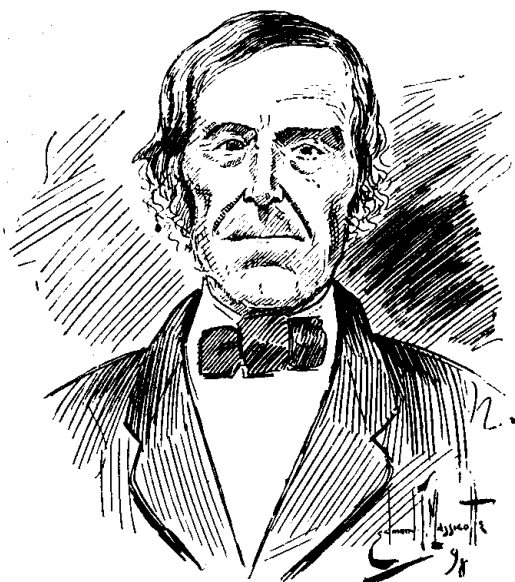
Une fois la cabane terminée, nos trois jeunes gens virent, sans sentir leur courage faillir, arriver le moment de la séparation ; ils devaient rester seuls dans l'immensité de la forêt, sans autre témoin de leurs travaux que le Dieu des bénédictions.

Laissés à eux-mêmes, nos trois bûcherons s'armèrent résolument de leur hache et commencèrent à frapper à droite et à gauche sur les redoutables géants de la forêt qui, tour à tour, allaient mordre la poussière, mais non quelquefois sans opposer une terrible résistance.

Alors on se souvient de tout ce qu'on aime,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance et même de nos peines.

DELILLE.

Que dire maintenant des misères terribles des premiers colons des Bois-Francis, des sacrifices énormes qu'ils durent s'imposer, du travail rude et constant auquel ils se condamnaient volontairement pour tirer leur subsistance du sol, du pain noir qu'ils mangèrent souvent arrosé de leurs pleurs, de la mauvaise nourriture dont ils durent se contenter quelquefois pendant des mois entiers ?



M. Charles Beauchesne, premier colon de Saint-Christophe d'Arthabaska

Pour le faire, il faudrait être à l'époque où la colonisation des Bois-Francis a commencé ; pouvoir entrer dans les chaumières d'alors ; y voir une mère désolée, des enfants pâles à demi-vêtus, pleurant et demandant à grands cris le pain qu'on ne peut leur donner. C'est la peinture d'un tableau qu'il n'est pas possible de retracer dans sa triste réalité.

La première cause de toutes les souffrances physiques et morales des premiers défricheurs de la terre des Bois-Francis fut le manque de voies de communication. Il est reconnu, comme l'a dit M. S. Drapeau, que les chemins sont la vie de la colonisation. Faisons-nous une idée, dit-il encore, des souffrances et des travaux pénibles auxquels sont assujettis les colons qui n'ont point de communications faciles avec les villages avoisinants : ici c'est un agriculteur obligé de transporter sur son dos, à travers la savane, et par les sentiers tortueux et noyés d'eau, les provisions qu'il achète chez le marchand, qui demeure à deux et trois lieues de chez lui ; là c'est un autre défricheur, qui, au milieu de ses pénibles travaux est obligé de charger sur ses épaules un sac de blé destiné au moulin et de le rapporter à sa demeure ; encore si ces trajets ne devaient se répéter que quelques fois dans l'année.

Pour aller des paroisses du bord du fleuve Saint-Laurent aux Bois-Francis, il fallait d'abord passer la savane de Blandford, qui séparait la paroisse de Gentilly des nouveaux établissements de la rivière Bécancour, et à travers laquelle un chemin mal entretenu conduisait alors. Mais cela n'était rien, comparé à l'affreuse savane de Stanford, qui a tant fait parler d'elle pendant sa vie et qui n'a pas entendu grand bien se dire sur son compte après sa mort. Cette savane s'étendait depuis le village actuel de Princeville jusqu'à la rivière Bécancour. Elle avait neuf milles de longueur et n'était qu'une suite de marais impraticables et souvent périlleux. On la franchissait en voiture, mais non sans difficulté, pendant trois mois en hiver ; le reste de l'année, on la traversait à pied. Et dire que ce triste état de chose s'est continué durant l'espace de onze années !

Proclamons-le ici en toute vérité : le colon qui, dans les premiers temps de l'établissement des Bois-Francis, a pris une terre en bois debout, qui l'a défrichée d'une borne à l'autre, qui a su la conserver par de sages économies, n'est pas seulement un brave, c'est un héros.

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie
Une terre de liberté.

Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers.
Et leurs enfants, de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

JE ME SOUVIENS.

NOS GRAVURES

MME LA COMTESSE ABERDEEN

Nous donnons aujourd'hui, en première page, le portrait de Mme la comtesse Aberdeen, épouse du gouverneur-général du Canada.

Le gouverneur, ayant donné sa démission, qui a été acceptée, doit quitter bientôt le Canada : nos lecteurs aimeront sans doute à garder le portrait de madame la comtesse, ce portrait étant très fidèle.

S.G. MGR LORRAIN

Le 21 septembre dernier, avait lieu l'installation de Mgr Lorrain, comme premier évêque de Pontiac.

L'installation a eu lieu à 7.30 heures. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, a donné lecture de la bulle érigeant le vicariat apostolique de Pontiac en diocèse, et nommant comme premier titulaire Mgr Lorrain. Puis, Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, a procédé à la cérémonie d'installation. Aussitôt après cela, Mgr Lorrain a reçu des prêtres du nouveau diocèse le serment d'obéissance d'usage. La bénédiction solennelle du Saint-Sacrement termina les cérémonies.

Voici les noms des membres de l'épiscopat présents : NN. SS. Duhamel, d'Ottawa ; Bruchési, de Montréal ; Gauthier, de Kingston, tous trois archevêques ; et NN. SS. les évêques Gabriels, d'Ogdensburg ; Emard, de Valleyfield ; LaRocque, de Sherbrooke ; Blais, de Rimouski.

Le 22, Mgr Lorrain officia pontificalement à la grand-messe, à 9 heures, S.G. Mgr Duhamel assistait au chœur. Mgr Emard fit le sermon et M. McCann, administrateur du diocèse de Toronto, prêcha en anglais.

Des adresses furent lues au vénérable évêque après la messe ; Mgr Lorrain y répondit avec une vraie émotion.

Les fêtes se terminèrent par le banquet offert par les dames de la ville de Pembroke, dans la salle académique du couvent.

Les élèves du couvent présentèrent, à leur tour, une adresse à Mgr Lorrain après le banquet à et les invités se séparèrent.

NOTRE PROVINCE

Qu'elle est jolie, notre province de Québec ! nous ne pouvons cesser de le répéter.

Pour nous en convaincre, nous devrions lire : on ne lit pas assez, on lit mal, on lit ce qu'il vaudrait mieux, souvent, n'avoir jamais lu.

Pourquoi dépenser de l'argent d'une manière considérée, en achetant des ouvrages nuisibles souvent,

ou dont on ne tirera aucun profit s'ils sont écrits sur les pays de l'Ancien-Monde ?

Pour s'instruire, certes, on fait bien de prendre de bons auteurs, et de les prendre n'importe où : mais nous n'avons pas la prétention de devenir tous des savants !

Et même si nous avions cette prétention, croyez-vous que nous ne pourrions pas acquérir de profondes connaissances par l'étude du pays que nous habitons ?

Vous rappelez-vous cet ermite des premiers siècles de l'ère chrétienne, ermite dont les ouvrages ou les discours étaient si éloquentes, si savants, qu'un illustre évêque lui demanda un jour : " Mon frère, dites-moi : où donc avez-vous puisé cette érudition si vaste, ces connaissances si étendues ? "

Abaisant ses mains vers la terre en un geste magnifique, l'ermite répondit : " Voilà mon livre ! "

Qu'elle est jolie, notre province de Québec !

Pour vous en convaincre, achetez donc ce livre d'un vrai Canadien, d'un homme sacrifiant sa vie à l'enseignement de nos enfants : *Labrador et Anticosti*, par le vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé Victor-A. Huard.

Les plus grands écrivains de France ont fait l'éloge de ce livre superbe : nous pouvons bien les croire, nous semble-t-il ? Surtout qu'ils ne prodiguent pas les louanges, à Paris.

Achetez encore cet autre livre, d'un de nos magistrats les plus distingués de Montréal : *Notre Nord Ouest de la Province de Québec*, par l'hon. juge M. B. A. T. de Montigny, chevalier de l'Ordre militaire de Pie IX.

Si ces deux livres ne vous font pas aimer la province de Québec, c'est que vous ne voulez pas aimer ce qui est réellement aimable.

Nous sommes heureux de donner à nos chers lecteurs quelques scènes de la vie des champs, quelques-uns des beaux tableaux de la nature, pris sur le vif par un de nos photographes d'avenir, M. J.-R. Poirier, de Sainte-Cunégonde.

Le quai de Chateauguay est superbe : ce serait un tableau merveilleux si un peintre voulait le fixer sur toile.

Quoi de plus saisissant que cet instantané, où le charmant auteur de " Nos Fleurs Canadiennes " M. E. Z. Massicotte et son ami, faisant trêve un moment à leur cueillette des fleurs, font attraper le bâton lancé à leur chien !

Et cette autre scène, où nous voyons le même auteur occupé à examiner une plante, tandis que ses deux amis jouissent du superbe coup d'œil que leur offre la campagne de la Côte-Saint-Paul ?

C'était le temps des vacances : aussi, nos petits futurs défenseurs de la patrie s'escrimaient-ils à leurs jeux favoris. Naturellement, il faut, aux petits garçons, des chevaux, des voitures, des drapeaux, presque toujours des tambours, des trompettes : ils ont si peur de faire trop peu de bruit ! Les trois petits bonshommes de notre gravure me paraissent bien renfrognés : sans doute qu'il y a eu une petite discussion pour savoir qui serait... cheval. Est-ce cela, mes petits chéris ? Voyons, riez donc : vous assombrissez tout le tableau !

Voici la piste pour bicyclettes, du Parc de la Reine, à Verdun. Verdun ! bien beau nom, essentiellement et uniquement français : pourquoi le déparer par cette appellation barbare de *Queen's Park* ? Ou bien changez le nom de votre ville, ou bien donnez des noms français à vos rues, à vos sociétés, à vos places.

En dernier lieu, nous vous signalons la jolie perspective des grands réservoirs alimentant d'eau toute la ville de Montréal. Rien de plus ravissant que le site de ces réservoirs, adossés au flanc du beau Mont-Royal.

Quelles magnifiques campagnes, quelle végétation luxuriante, dans les quelques arpents de neige et de glace plus vastes que la France entière, et constituant notre jolie province de Québec !

F. DE THERMES.

Combien y en a-t-il qui disent et ne font pas, et qui démolissent par leurs mauvais exemples ce qu'ils édifient avec leur langue ?